

toujours la violence de son caractère. Il ne répliqua rien à cette mauvaise nouvelle annoncée si brutalement.

Après le dîner l'inconnu s'étendit sur un canapé, prit sa tasse de café, son verre de liqueur, et l'esprit content, l'estomac plein, il s'endormit d'un profond sommeil. Une heure après, il se réveillait et partait sans avoir dit son nom, sans avoir remercié, sans même avoir salué son amphitryon.

Les Américains, chez qui la liberté est si complète dans toutes les choses bonnes et utiles, donnent également ce nom aux actes de cette espèce. C'est un tort. L'impunité du mauvais ton et des mauvaises manières n'est pas de la liberté : c'est de la grossièreté, deux choses qu'une nation civilisée ne doit pas confondre.

EV

GENESEO.

Les Napolitains disent *voir Naples et mourir* ! Les Américains ont tort de pas appliquer le même souhait aux chutes du Niagara. Jamais plus splendide, plus sublime spectacle n'est sorti des mains de la nature ; et ce n'est pas payer trop cher sa place à un pareil spectacle que de la payer au prix d'un voyage de deux mille lieues. Les bords de l'Hudson peuvent rivaliser avec les bords si vantés de la Loire et du Rhin. D'un côté des rochers formidables, menaçans, plantés d'arbres aussi vieux que le monde de l'autre, des maisons de campagne, où les aristocrates de New-York viennent oublier le cours des cotons et des mélasses. Plus loin, les rochers disparaissent et sur les deux rives du fleuve s'élèvent des villes et des villages. A chaque pas les steamers s'arrêtent, prennent ou déposent des passagers. Sur l'Hudson, trois bateaux à vapeur se font une guerre à outrance ; l'*Hendrick-Hudson*, l'*Alida* et le *Troy*. L'*Hendrick*, colosse aussi énorme qu'élégant, peut recevoir à son bord douze ou quinze cents voyageurs, et sa marche n'en est que plus rapide. Vive, pimpante, alerte, l'*Alida* le cède peut-être, pour la vitesse, à l'*Hendrick*, mais elle l'emporte sur le *Troy*, plus vieux, plus pesant et plus sage. Chaque jour battu par la jeune *Alida*, le *Troy* n'en conserve pas moins ses partisans, qu'il doit à la galanterie bien connue de son capitaine. Ce charmant marin, qui eût mérité d'avoir M. de Mackau pour amiral, ne permet pas, non-seulement qu'on fume, passe encore, mais qu'on dorme à bord de l'*Alida*. Partout où il y a des femmes, dit-il dans un langage musqué et fleuri pas de cigares, pas de sommeil. Les yeux ne sont faits que pour admirer, la bouche n'est faite que pour servir d'interprète à l'admiration. On conçoit que les dames aient adopté, quand même, le *Troy* et son charmant commandant.

En Amérique, si les hommes ne se gênent ni entre eux ni pour eux, ils se gênent du moins pour les femmes. Quand est venue la saison des neiges et des glaces, la population ne rêve plus que traîneaux. Chez les Américains, c'est une passion, c'est un délire. Celles qui sont trop pauvres pour posséder un traîneau, ont recours à un moyen aussi expéditif qu'économique. Elles arrêtent le premier traîneau qui passe ; si une place est libre, elles la prennent sans façon ; si toutes les places sont occupées, elles ne se découragent pas pour si peu de chose. Les genoux des cavaliers leur restent, et elles s'y installent d'autorité. Alors commence pour l'individu réduit à l'état de coussin une phase de tortures insupportables. Cette femme, qui s'est emparée de ses genoux, ne lui permet pas un geste ; il est défendu de se moucher, de tousser, de chasser de la main la mouche qui lui pique le nez,

sous peine d'être accusé d'attentat envers sa campagne. Le moindre mouvement de pied, de bras, de corps, lui est imputé à crime ; et s'il arrivait qu'une femme dans cette position intéressante crût avoir à se plaindre de son cavalier, elle n'aurait qu'à élever la voix, et à l'instant même le cavalier serait lapidé sans pitié par un peuple qui n'entend pas raison sur ce chapitre.

Mais ni le *Troy*, si galant que soit son capitaine, ni l'*Alida*, si rapidement qu'elle fende les eaux de l'Hudson, ni l'*Hendrick*, ne sont comparables à l'*Isaac Newton*. Il est sans exemple qu'une telle élégance ne soit jamais rencontrée sur terre et encore moins sur mer. C'est un rêve, un conte des Mille et une nuits. On s'assoit sur le velours, on s'endort sous la soie, on cause sous des lambris dorés, on marche sur des tapis de Smyrne ou de Téhéran. Mais toutes ces magnificences pâlissent devant la *Chambre de la mariée*. Vous connaissez cette mode américaine et anglaise, qui fait à tout nouveau couple un devoir impérieux d'aller s'aimer loin des yeux indifférens ou moqueurs de ses amis et de ses parens. Un jeune ménage, une heure après la bénédiction nuptiale, doit quitter le toit paternel, maternel, conjugal, où il serait si bien ; il doit s'adorer sur les grandes routes, sur les chemins de fer, sur les bateaux à vapeur, dans les auberges, partout enfin, excepté chez lui, au sein de sa famille, dans sa propre maison. Là décence a parfois de singulières idées. Le *Newton* a voulu profiter de ces mariages imposés aux jeunes mariés ; il a créé pour eux une chambre nuptiale et mystérieuse, charmant nid où les amoureux sont à l'abri des mauvais plaisans et des curieux. Ce qu'on raconte de ce délicieux réduit consacré à l'amour légitime passe croyance. Ce ne sont que triples rideaux de mousseline, dentelles, peintures allégoriques, parfums tièdes et enivrans, vins exquis ou liqueurs fraîches, bains parfumés et petit jour discret. Pour dix piastres, on passe un jour dans cet Eldorado. Mais il faut prouver qu'on a été marié le matin même. A aucun prix un couple de deux jours ne serait admis dans ce sanctuaire exclusivement réservé aux premières heures de la lune de miel. Tels sont les enchantemens féeriques accumulés dans la *chambre de la mariée*. On serait tenté de se marier, uniquement pour avoir le droit d'y pénétrer.

Sur les bateaux à vapeur qui descendent et qui remontent l'Hudson, l'ennui n'a ni le temps ni la permission de s'introduire. Aimez-vous les points de vue, le pittoresque, la verdure ? Voici *West-Point*, où l'on vient de New-York faire des pique-niques ; *Sing-Sing*, une prison modèle et qu'une délicate attention envers messieurs les voleurs a placée dans un endroit délicieux ; voici encore *Hyde-Park*, *Redhook*, *Stockport*, *Kinderhook*, villa de M. Van Buren, l'ex-président des Etats-Unis. Voulez-vous lire, manger, boire, vous promener ? Vous n'avez qu'à choisir entre les romans d'Alexandre Dumas ou d'Eugène Sue, les journaux, un pont de trois cents pieds de long et une buvette bien garnie. Préférez-vous un sermon, un vrai sermon ? Prêtez l'oreille et écoutez ce monsieur qui commence par une tête chauve et qui finit par des pieds d'éléphant. Il saisit une chaise ; il se hisse dessus ; il entonne une complainte. A ces accens enchanteurs on a bien vite reconnu un apôtre de la tempérance : on fait cercle autour de lui, et le sermon commence. Le lieu n'est pas mal choisi pour prêcher. A bord le prédicateur trouve un auditoire tout fait et qui ne peut lui échapper. Quelle éloquence sauvage ! quels cris rauques ! quels gestes désordonnés ! quelles furibondes déclamations ! On dirait qu'avant de monter en chaire, le prédicateur a eu soin ou besoin de recourir aux abominables liquides qui enflamment si fort son indignation.